
freiburger-nachrichten.ch 15.09.2026 06:45 ¶ 10984
© 2026 Swissdox

Fribourg

« La démocratie est lente – c'est là que réside sa force »

Dans le cadre d'un cycle de conférences sur la démocratie, l'université de Fribourg se penche sur la question suivante : « Sommes-nous à l'aube d'une ère autoritaire ? » Les historiens Vitus Huber et Damir Skenderovic abordent les forces antidémocratiques, les leçons à tirer de l'histoire et la démocratie à l'ère de l'IA et des réseaux sociaux.

 Marc Lehmann

Lors des élections en Saxe-Anhalt, l'AfD a remporté une victoire écrasante. S'agit-il d'un résultat électoral démocratique normal – ou d'un signe que la démocratie est en danger ?

Damir Skenderovic : C'est un signal – non seulement pour l'Allemagne, mais aussi pour l'Europe. Avec son programme, sa rhétorique et cette logique extrême du « nous contre eux », l'AfD remet en cause les fondements mêmes de la démocratie. Il faut toutefois faire la distinction entre les institutions démocratiques et la culture démocratique. L'AfD remet ces deux aspects en cause. Il ne s'agit pas seulement de politique migratoire, mais aussi de la société pluraliste, de la science et de l'éducation.

Sa série de conférences pose la question suivante : « Sommes-nous à l'aube d'une ère autoritaire ? » Et : est-ce vraiment le cas ?

Vitus Huber : D'après des études scientifiques, la proportion de sociétés démocratiques est en recul. En ce sens : oui. Mais c'est précisément en Europe et dans les sociétés occidentales qu'il existe une chance d'inverser cette tendance. C'est pourquoi le moment est bien choisi pour discuter de l'état de la démocratie et de l'inscrire dans son contexte historique. Cela permet d'avoir un regard plus nuancé sur ce qui caractérise les démocraties et sur les évolutions qui ont conduit à des régimes autoritaires.

À quoi un historien reconnaît-il qu'une démocratie commence à vaciller ?

Huber : Les comparaisons historiques directes sont souvent trop simplistes. Mais on peut cumuler les indices. L'histoire nous a déjà montré des attaques contre la justice, les médias indépendants ou le monde scientifique. La participation et l'égalité des droits sont déterminantes : la situation commence à basculer lorsque certains groupes sont systématiquement exclus ou que les droits ne s'appliquent plus de manière égale à tous. Ces processus sont souvent insidieux. Une démocratie peut être sapée de l'intérieur.

Monsieur Skenderovic, vous vous intéressez au populisme de droite. Qu'est-ce qui a réellement changé ces dernières années – et qu'est-ce qui nous semble simplement nouveau ?

Skenderovic : Je distingue trois évolutions importantes. Premièrement, les États-Unis sont devenus un modèle fort. L'assaut du Capitole a constitué une attaque à la fois symbolique et concrète contre la démocratie. Cela ne concerne pas seulement les partis politiques. Nous assistons à un mouvement social et à un changement culturel. Deuxièmement, la manière dont les partis établis traitent les populistes de droite a évolué. Lorsque le FPÖ est entré pour la première fois au gouvernement autrichien à la fin des années 1990, cela a provoqué un tollé en Europe et a même donné lieu à des sanctions. Ce «cordon sanitaire» vis-à-vis des populistes de droite s'effrite aujourd'hui. Troisièmement, l'espace de communication a fondamentalement changé. Les réseaux sociaux, les algorithmes, les chambres d'écho et le pouvoir des grandes entreprises technologiques jouent un rôle décisif dans le succès de ces mouvements.

Nous aimons présenter l'histoire de la démocratie comme une réussite linéaire : cela ne nous donne-t-il pas un faux sentiment de sécurité ?

Huber : Ce récit triomphaliste semblait se vérifier, ces derniers temps, avec la fin de la Guerre froide. Mais un regard sur l'histoire montre qu'un récit linéaire est erroné. Les revers font partie du processus. La démocratie n'a pas eu la même signification dans tous les pays et à toutes les époques. L'histoire permet d'évaluer la situation actuelle de manière plus nuancée.

Skenderovic : L'histoire de la démocratie a toujours été marquée par un affrontement entre ses défenseurs et ses adversaires. Après 1945, un sentiment d'évolution linéaire s'est installé en Europe occidentale : l'intégration européenne comme projet de paix et la démocratie comme modèle appelé à s'imposer à l'échelle mondiale. Pourtant, les courants antidémocratiques n'ont jamais disparu. Il y a des continuités, des mutations et des adaptations. Ce que nous observons aujourd'hui n'a pas commencé hier, mais avant-hier.

Le point de départ de votre série de conférences est le 250e anniversaire de la Déclaration d'indépendance américaine. Que nous apprend la plus ancienne démocratie encore en vigueur

sur la résilience des systèmes démocratiques ?

Skenderovic : La démocratie américaine n'a elle non plus jamais été une réussite linéaire. Elle a connu l'esclavage, le racisme, la discrimination et des phases antidémocratiques. Après 1945, l'image des États-Unis s'est forgée comme celle d'un libérateur du fascisme et d'un modèle démocratique – et l'idée s'est imposée que ce modèle pouvait être transposé à d'autres pays. Aujourd'hui, nous voyons clairement les ruptures qui marquent ces 250 ans d'histoire. Ce qui est nouveau, c'est que cette évolution coïncide avec une révolution technologique.

Monsieur Huber, la démocratie est un processus qui prend du temps : les débats, les contrôles et les compromis nécessitent du temps. L'espace public numérique exige en revanche des réactions immédiates. La lenteur devient-elle une faiblesse ?

Huber : La transition numérique et l'IA générative ont considérablement accéléré la communication, et cette tendance devrait encore s'amplifier avec l'informatique quantique. Dans le même temps, le pouvoir se concentre entre les mains d'une poignée d'entreprises technologiques oligarchiques qui n'ont aucun intérêt véritablement démocratique. Elles ont besoin de consommateurs solvables, pas nécessairement de citoyens responsables. L'économie de l'attention favorise en outre la polarisation, la polémique et la radicalisation. Les processus décisionnels démocratiques prennent plus de temps. Mais c'est là aussi que réside leur force : il y a moins de décisions prises à la hâte, et les personnes concernées peuvent y participer. Cela crée de la stabilité.

Les systèmes autoritaires, voire totalitaires, ne sont-ils pas malgré tout avantagés, car ils peuvent prendre des décisions plus rapidement ?

Skenderovic : Je considère que cette exigence de rapidité est en partie illusoire. Les médias ont toujours évolué. Même la montée du fascisme ne peut s'expliquer sans tenir compte des nouveaux médias de masse de l'époque : les journaux, les magazines et, plus tard, la radio. Aujourd'hui, les réseaux sociaux donnent l'impression qu'il faut réagir immédiatement. Je renverserais cette logique : nous devrions prendre notre temps. C'est précisément à cela que sert la démocratie, car elle implique différents acteurs et permet de prendre des décisions fondées sur des arguments et des connaissances scientifiques.

Pourquoi les sciences humaines sont-elles si souvent mises sous pression par les mouvements autoritaires ?

Huber : Les régimes autoritaires sont allergiques à la pensée critique. On l'a vu avec Orbán en Hongrie et maintenant aux États-Unis, avec les attaques contre les universités et certaines

filières. C'est précisément l'histoire qui enseigne l'approche critique des sources et des informations : comment naît un récit ? Qui la transmet ? Pourquoi les sources se contredisent-elles ? Nous ne devons pas en arriver au point où les gens disent : « On ne peut plus rien croire de toute façon. » Lorsque les citoyens ne font plus confiance au système et ne croient plus pouvoir changer les choses eux-mêmes, les forces autoritaires ont largement atteint leur but.

Skenderovic : L'histoire peut nous montrer qu'elle ne se répète pas, mais il existe des processus, des dynamiques et des similitudes qui nous incitent à dire : « Attention. » Il ne s'agit pas d'assimiler le présent à 1932 ou 1933. Mais les connaissances historiques aident à reconnaître les signaux d'alerte.

Voyez-vous également en Suisse une menace pour ces sciences essentielles ?

Skenderovic : De manière subtile. Il ne s'agit pas d'interdictions, mais plutôt de mesures d'austérité et d'une conception de plus en plus utilitariste de l'éducation : qu'est-ce qui profite directement à l'économie ? Qu'est-ce qui permet de trouver un emploi ? On en oublie ainsi qu'une société libre et démocratique a besoin d'une science indépendante et d'un esprit critique.

Si nous reprenions cette conversation en 2076 : que faudrait-il qu'il se soit passé pour que vous puissiez affirmer que la démocratie est sortie renforcée de cette période ?

Huber : Nous devrions préserver et renforcer les voix critiques : les médias indépendants, les sciences humaines, l'éducation et la recherche. Et nous devons veiller à la justice sociale. Lorsque des personnes sont laissées pour compte, cela met en péril leur participation sociale et politique sur un pied d'égalité.

Skenderovic : L'égalité est essentielle. Les mouvements autoritaires et antidémocratiques prônent en fin de compte l'inégalité entre les personnes – sur les plans juridique, économique et social. Parallèlement, nous devons relever des défis tels que le changement climatique. Cela nécessite des solutions supranationales.

Huber : Le problème ne réside pas dans les processus démocratiques. Nous n'avons pas besoin de moins de démocratie, mais de moins de myopie et de moins d'égoïsme.



La démocratie sous pression

Au cours du semestre d'automne, le cycle de conférences publiques de l'université de Fribourg s'interroge sur les raisons pour lesquelles les idées et les régimes autoritaires gagnent en influence, sur la résilience des sociétés démocratiques et sur les enseignements à tirer de l'histoire.

À cette occasion, des chercheurs de renom venus de toute l'Europe se rendront à Fribourg. Parmi les invités figurent l'historienne Ute Frevert de l'Institut Max Planck à Berlin, l'historien suisse Thomas Maissen de l'université de Heidelberg et la philosophe politique de renommée internationale Lea Ypi de la London School of Economics. La série débute aujourd'hui par une introduction donnée par Vitus Huber, Thomas Lau et Damir Skenderovic à 17 h 15 à l'Université Misericorde (MIS 03 31 13), Europaallee 20.



Amphithéâtre

Cette nouvelle rubrique des Freiburger Nachrichten et de «wirFreiburg.» rend la science accessible et propose, de manière sporadique, des articles et des enregistrements audio consacrés à des sujets passionnants, en compagnie de personnalités intéressantes.